

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

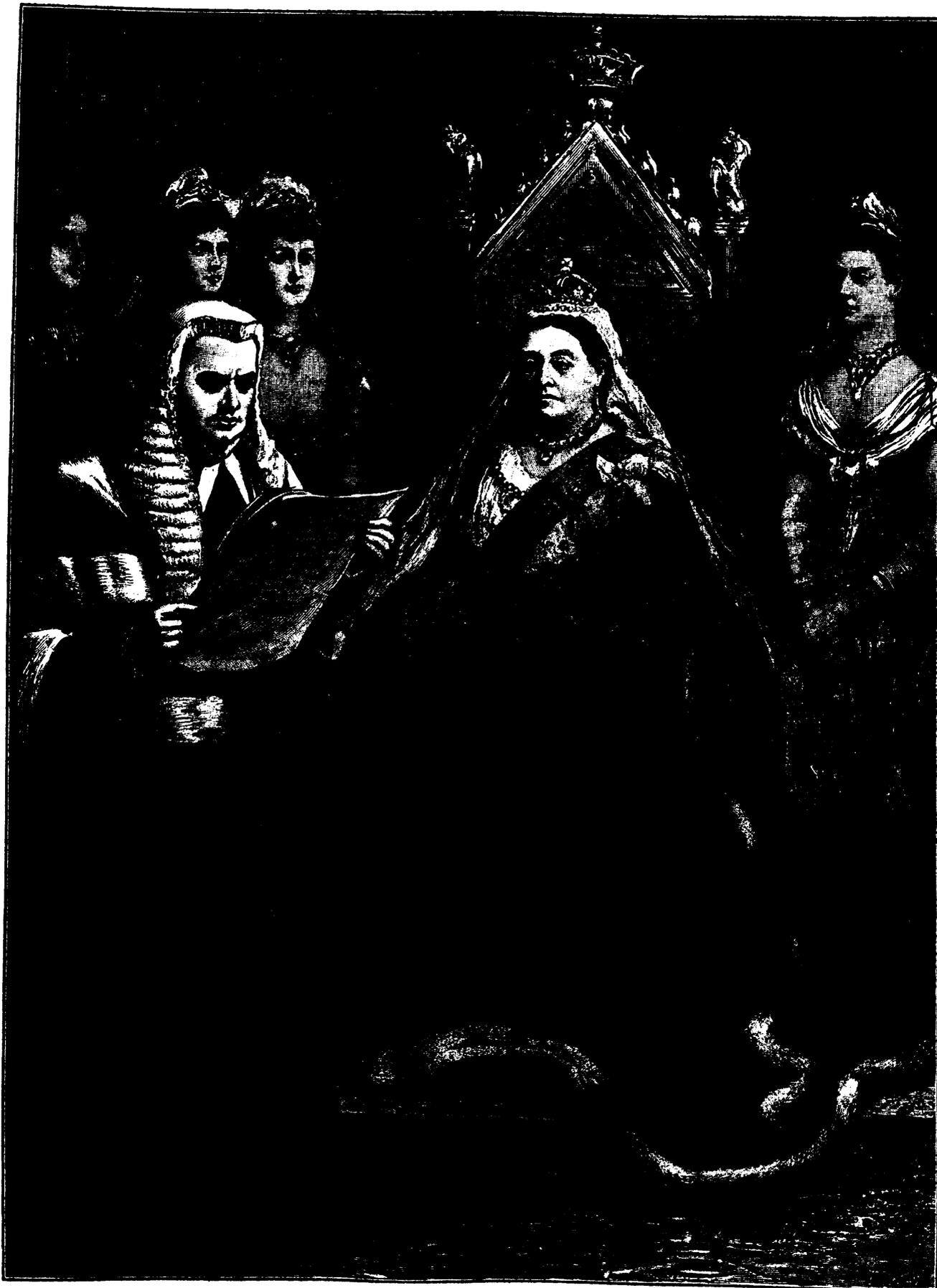
- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

2ème année, No 94 — Samedi, 20 février 1886
Bureaux : 80, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. 5 CENTS

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



ANGLETERRE. — OUVERTURE DU PARLEMENT : LECTURE DE L'ADRESSE DE LA REINE VICTORIA

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 20 février 1886

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu.—La comète, la lune et la terre, par G. T. Léo.—Primes du mois de janvier.—La Porteuse de Pain (suite)—Légende, par Léonie—Récréations de la famille.

GRAVURES : Angleterre : Ouverture du parlement, lecture de l'adresse de la reine Victoria—Musique : Chant officiel de la ligue des patriotes.—La comète la terre et la lune.—Musique. Le tout est de savoir s'y prendre—Rébus.

Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	\$50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
86 Primes. à \$1	86
94 PRIMES	\$200

Le tirage se fait chaque mois dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

ENTRE-NOUS



OUR qui votez-vous ?

—Et vous ?

—Dame ! ça dépend.

—J'ai bien envie de ne pas voter.

Quelle comédie, mon Dieu, quelle comédie !

La semaine dernière, je me trouvais chez un brave citoyen de la rue Saint-Jacques... de Compostelle ; un homme brun entre et dit :

—Eh bien ! mon cher M. X... vous savez que je me présente aux prochaines élections ; je puis compter sur votre voix ?

—Certainement, monsieur.

L'homme brun remercie et s'en va satisfait.

Dix minutes plus tard, un barbu blond arrive.

—Mon excellent voisin, dit-il, je cède aux instances de mes amis ; je pose ma candidature dans le quartier. Vous votez pour moi ?

—Comment donc ! cher monsieur, avec le plus grand plaisir.

Le blond barbu salue et se retire.

Et comme je regardais mon brave citoyen avec des yeux étonnés :

—Je vous comprends, fit-il en souriant. Vous trouvez que je viens de me contredire. C'est vrai, mais que voulez-vous, c'est le seul moyen d'avoir la paix. Si j'avais répondu : "non" à l'un des deux candidats, où si j'avais fait une réponse évasive, j'en avais pour quinze jours à être ennuyé matin et soir par la visite de différents faiseurs d'échevins. Maintenant, tous deux sont contents, et afin de ne pas me faire d'ennemis, je ne voterai pas du tout.

Quelle comédie !

.

Une élection municipale suscite beaucoup plus d'ennuis qu'une élection parlementaire, et ceci est dû à l'absurdité du système suivi dans le mode de votation

Quand donc renoncera-t-on au vote à découvert ?

Je sais bien que des faiseurs de phrases viendront me dire qu'il est mieux de voter ainsi, que l'on doit avoir le courage de son opinion et dire carrément et franchement ce qu'on pense, mais ces gens là doivent avoir intérêt à dire ainsi ce qu'ils ne pensent pas.

Non, un homme ne peut pas toujours voter comme il l'entend, quand il sait qu'on pourra plus tard faire de son vote une arme contre lui.

Croyez-vous, par exemple, qu'il soit facile à un ouvrier de voter contre son patron, bien qu'il sache

parfaitement que s'il est élu il fera un très mauvais échevin, et que les intérêts de la ville en souffriront ?

D'aucuns vont même jusqu'à dire que dans un cas semblable un ouvrier n'a pas le droit, honnêtement, de voter contre celui qui le nourrit, en le faisant travailler, et que ce serait de l'ingratitude, etc., etc.

Ceci est souverainement absurde.

.

Autrefois, quand on ne cherchait pas à faire fortune en cinq ou six jours, mais que le maître et ses employés travaillaient ensemble pendant presque toute leur vie, il existait entre le patron et l'ouvrier des relations qui ne s'arrêtaient pas au seuil de la fabrique, il y avait entre eux un lien sérieux et fort, et je comprends qu'alors le bonheur de l'un étant plus intimement lié à celui de l'autre, leurs intérêts étaient les mêmes.

Mais, de nos jours, le patron et l'ouvrier ont pour ainsi dire disparu. L'un s'appelle capital, l'autre se désigne sous le nom de travail, et ces deux forces sont sans cesse en lutte.

Pour l'ouvrier, le patron n'est qu'une forme de l'ennemi qu'il combat.

Pour le patron, l'ouvrier n'est pas un homme, ce n'est qu'une machine qui doit rendre tant pour cent de plus qu'elle ne coûte.

Dans ces conditions-là, on comprend qu'on aurait mauvaise grâce à faire du sentiment, et qu'il vaut mieux voir la question telle qu'elle est.

.

Quand à nous faire croire qu'il y a des gens qui deviennent échevins sans le vouloir, rien que pour faire plaisir à leurs amis et concitoyens, je crois que personne ne nous suppose assez idiots pour cela.

Si un homme arrive au Conseil-de-Ville, c'est qu'il le veut bien, c'est qu'il le désire, c'est que le besoin de s'asseoir dans un fauteuil sous la tour de l'Hôtel-de-Ville l'empêche de dormir, c'est même, dit-on tout bas (les mauvaises langues sans doute), qu'il y trouve son intérêt.

Dans tous les cas, je ne voterai jamais pour un candidat qui vient dire : *Cédant aux instances de...* Non, non, non ! car je suis certain qu'il ne dit pas la vérité, et quand un homme commence comme cela, je me demande ce qu'il dira quand il sera échevin.

.

Je suppose qu'un étranger de haut rang arrive chez nous, un beau jour—je dis un étranger comme je parlerai d'une députation d'hommes distingués d'un pays quelconque—il est évident que le Conseil-de-Ville, notre conseil municipal, lui ferait une réception officielle.

Avec qui ces étrangers, en arrivant à l'hôtel-de-ville, pourraient-ils s'entretenir ?

Toute députation comprend des hommes de lettres, des poètes, des journalistes, des ingénieurs, des savants, des jurisconsultes, des commerçants éminents, etc.

Eh bien, là, franchement, croyez-vous qu'il y ait dans notre Conseil plus d'un tiers des échevins dont le niveau intellectuel soit à la hauteur de l'importance de notre ville ?

Si vous le croyez, dites-le, mais moi j'en doute.

Et cependant, chaque année on élit des gens qu'on refuserait de voir tous les jours, ou même toutes les semaines, de peur de s'ennuyer.

.

C'est un brave homme, dit-on, tout comme on dirait : c'est un bon garçon, et on vote, on vote, à tort et à travers, sans s'inquiéter du reste.

Je vous parie que si je prends les deux cents hommes les plus éminents de Montréal, sous le rapport de l'instruction, de l'éducation, de la science, de l'honnêteté et même de la fortune—vous les choisirez si vous voulez—je parie, dis-je, que sur ces deux cents sommités, vous n'en trouvez pas dix qui consentent à être échevin !

C'est triste à dire, mais c'est comme ça !

Un de mes amis me souffle dans l'oreille :

"On n'occupe une position dans le Conseil-de-Ville que par orgueil ou intérêt."

Je n'en veux rien croire, quoique j'en ai bien l'air, mais que celui qui nous représente par pur dévouement lève la main !

Loin de moi l'idée de vouloir être inconvenant envers nos représentants.

Je sais que ce sont de bons pères de famille, de braves gens faisant honneur à leurs affaires, c'est-à-dire qu'ils paient leurs dettes quand ils en font. Je n'ignore pas qu'ils rentrent de bonne heure à la maison, et qu'ils remplissent leurs devoirs envers Dieu et la société, mais je crois que beaucoup ne perdraient rien à rester chez eux, et que la ville gagne peu à les avoir comme pères.

Ce que j'en dis est plutôt pour blâmer les électeurs, qui ne devraient choisir que des hommes supérieurs. C'est notre faute à tous, et si plus tard nous reconnaissons qu'il se passe à l'hôtel-de-ville des choses étranges, nous aurons fort mauvaise grâce à nous en plaindre.

Nous devrions réfléchir un peu plus avant de confier nos intérêts et la réputation de notre ville à ceux qui sollicitent nos voix.

.

LE MONDE ILLUSTRÉ a le plaisir, je dirai plus, l'honneur de vous donner cette semaine une hymne patriotique, dont le titre est une admirable preuve de la force de vitalité de la race française au nouveau monde.

Ce cri du cœur, cette explosion de patriotisme, jeté en plein pays de langue anglaise, cette splendide manifestation, ce chant de la vieille patrie, a nom : *Soyons Français*.

Celui qui a écrit ces lignes, mes amis, j'ai appris à le connaître et j'ai eu le bonheur de l'apprécier.

Mettez-lui la main sur la poitrine, vous y sentez battre un cœur vaillant, et chaque battement de ce cœur est pour la France, cette France aimée, cette France que Victor Hugo nommait

Tombeau de mes aïeux et nid de mes amours.

L'auteur, Rémy Tremblay, rédacteur-en chef de l'*Indépendant*, de Fall-River.

.

J'aimé les braves, j'aime les franches et bonnes natures.

Tremblay est de la bonne race.

C'est lui qui, le premier, en terre américaine, a levé le drapeau de la *Ligue des Patriotes*, cet étendard si pur, si noble, que nul parti n'a pu, n'a osé essayer de flétrir.

En même temps que lui, j'ai eu l'honneur de lancer au ciel canadien ma note patriotique, plus vague, moins nette, plus vaporeuse, quoique par tant d'une source aussi française, mais le sillon dans lequel je semais n'était peut-être pas encore assez préparé, ou ma semence était plus pauvre.

Mes amis, lisez cette chanson française ; que vos fils la chantent fièrement et que vos filles les accompagnent de leurs doigts de fées.

Calixa Lavallée, un poète musical, a écrit les notes de ce chant de la France nouvelle !

.

La Société Saint-Jean-Baptiste a fait ses élections générales.

En voici le résultat :

M. Adolphe Ouimet, avocat, ancien journaliste, etc., président-général.

M. F. Guimond, vice-président-général.

M. T. Gauthier, marchand-épicer, trésorier-général.

M. Antoine Gauthier, avocat, secrétaire-général.

Ces nominations sont bonnes, mais je regrette de ne pas voir dans cette liste le nom de celui qui a tant travaillé pour l'honneur de la race canadienne-française, M. L. O. David.

Deviendrait-on oublieux dans la Société Saint-Jean-Baptiste ?

L'oubli, dans certains cas, veut dire ingratitude. J'espère qu'on réparera cette faute l'année prochaine.

.

Peu de temps après l'exécution de Riel, j'ai lu dans un journal que le malheureux chef des Métis était de descendance irlandaise, et que le nom de ses ancêtres était Reel.

Pourquoi disait-on cela, pourquoi semblait-on vouloir nier le sang qui coulait dans les veines de cette victime du "patriotisme poussé jusqu'à la folie," je l'ignore, mais ce que je sais parfaitement, c'est que Riel est un nom tout à fait français.

Un Riel a même été maréchal de France.

Je trouve en effet dans la liste des morts enterrés au Père Lachaise, à Paris, le passage suivant :

“ Louis Riel, comte de *Beurnonville*, général d'une valeur célèbre dans les armées de la République, et surnommé par Dumouriez : *l'Ajax français*, fut ministre de la guerre en 1793, et lutta contre les Jacobins qui voulait sa tête. Envoyé en Belgique pour réprimer la défection de Dumouriez, son ami et son ancien chef, il fut arrêté par lui et livré aux Autrichiens, qui l'enfermèrent pendant quatre ans dans les prisons d'Olmütz. Après la chute de Robespierre, il fut échangé contre la fille de Louis XVI. En 1814, il se prononça hautement pour la déchéance de Napoléon. Louis XVIII le fit successivement pair et maréchal de France.”

Inutile donc de chercher d'autres preuves que le nom de Riel est aussi français qu'il est possible de l'être.

LÉON LEDIEU.

LA COMÈTE, LA LUNE ET LA TERRE

CONTE COSMOGRAPHIQUE ET MORAL

(Voir gravures)

MES chers enfants, vous m'avez souvent demandé des détails sur les comètes, et comme j'ai un peu de temps à moi, je veux en profiter pour satisfaire votre curiosité, en vous apprenant quelque chose d'utile.

Les comètes sont des étoiles de moyenne taille avec des queues emplumées, longues de bien des centaines de pieds. Fières et arrogantes, elles se mêlent peu à leurs camarades du ciel étoilé. Tout au plus leur font-elles de rares visites.

Cent, deux cents, et jusqu'à cinq cents ans s'écoulent parfois entre chaque visite. Et encore sont-elles fort courtes. A peine une Comète a-t-elle montré le bout de sa queue à sa voisine, qu'aussitôt elle repart à grande vitesse, comme elle est venue, sans donner le temps de faire sa connaissance.

Je vais vous conter maintenant l'histoire d'une Comète qui se rencontra avec la Terre, et qui mit tous les habitants de cette dernière dans une position très peu confortable, car on croyait que c'était la fin du monde.

Vous savez que la Terre est considérée comme le *pionnier* du transit rapide.

Bien qu'elle semble tranquille comme une vieille, en réalité, elle tourne et avance avec une vitesse telle, que je ne veux pas vous en donner le chiffre, de peur de vous couper la respiration.

Les Comètes aussi voyagent avec une vitesse prodigieuse. Vous comprenez, alors, mes chers enfants, que si deux corps ainsi lancés dans l'espace comme deux chevaux de course viennent à se rencontrer, il y en a au moins un qui éprouve de sérieux dommages.

Dans l'histoire de la Comète dont il s'agit, la Terre reçut des blessures si dangereuses, que l'on craignit un instant pour son existence. Mais vous apprendrez par la suite que les Comètes ne sont pas toujours aussi noires qu'on les peint, et que certaines ont un peu de conscience.

Par une claire nuit de printemps, la face de la Lune prit tout à coup une expression de stupéfaction profond. (Voir n° 1.) La raison en fut vite connue des observateurs. Une Comète approchait avec une vitesse de 255 milles à l'heure. Elle fut bientôt à portée de la Terre, mais sans ralentir sa marche. La Lune crut un instant qu'il y aurait assez de place entre elle et la Terre, pour permettre à la voyageuse de passer avec sa longue traîne ; mais la Lune ne sut jamais compter juste.

La Comète arriva comme un navire à toute vapeur. Sur le devant était son capitaine, un rustre, à l'aspect brutal et cruel. (Voir n° 2.)

Sur son dos un havre-sac, à ses pieds une paire de lourdes bottes qui semblaient lui aller particulièrement bien.

Pour parler le langage maritime, le capitaine qui commandait la Comète était en réalité la poupée même ou plutôt la propre *coque* du navire, la traîne de la Comète était simplement attachée aux pans de son habit, et se déployait derrière lui à 75 millions de milles, trois pieds huit pouces de long. J'ai mesuré moi-même dans le temps.

La tête du capitaine était couverte d'un passe-montagne en fourrures, qui abritait ses oreilles contre le froid ; car le thermomètre est d'ordinaire considérablement au-dessous de zéro, dans ces régions situées à deux ou trois cent milles de la Terre.

Le nez du géant austral vint rencontrer le sol de la Terre à quelques cents mètres de Tombouctou. (Voir n° 3.) Une partie des merveilles découvertes par M. Stanley, pour le compte du *New York Herald*, furent du coup réduites en miettes, et une quantité considérable de sable du désert Africain se perdit dans l'espace céleste par l'effet de cette commotion épouvantable. La pauvre Lune ne put retenir un cri d'effroi. Elle devint plus pâle que de coutume et s'évanouit... Quand elle reprit ses sens, imaginez son horreur, en voyant sa mère vénérable, la Terre, brisée en morceaux informes, au travers desquels, le monstre céleste, la Comète et son génie destructeur, continuait sa route implacable, parmi les ruines, comme si rien n'était arrivé. (Voir n° 4.)

C'était pour la Lune elle-même une épouvantable catastrophe.

La Terre, bien loin d'être la plus grande, n'est pas moins l'une des plus finies, des plus parfaites, des mieux construites, parmi les planètes. La délicatesse du travail qui la distingue est un fait universellement reconnu parmi les astres composant le système solaire, et l'artistique distribution de toutes ses parties lui vaut, depuis des milliers d'années, l'envie de bien des rivales, moins favorisées par le génie du Grand Sculpteur.

Or, comme chacun sait, cette planète si parfaite n'a jamais eu qu'une enfant, une lune ; jamais aucune autre lune vagabonde ne tenta de forcer une adoption par la Terre, et ne vint troubler la sécurité de la Lune dans sa position de fille unique. Et de fait, le zèle avec lequel la Lune accomplit ses devoirs de satellite, la ponctualité avec laquelle elle exécute ses éclipses, a toujours été le thème d'une admiration universelle parmi ses collègues.

Cette position si enviable, par la catastrophe horrible arrivée à sa mère, la Terre, lui était tout à coup enlevée. La Lune devenait orpheline. Elle versa un pleur sur le sort de la Terre, et comme la Rachel de la Bible, elle ne voulait pas être consolée.

Cependant, le sinistre capitaine qui commandait la Comète s'arrêta tout à coup. Il lui sembla qu'il était “ arrivé quelque chose.” Il tourna la tête, par un geste machinal, et son regard tombant sur les débris du globe terrestre, il ressentit une impression de remords. Ce génie d'aspect si terrible avait le cœur bon. Son œuvre lui fit mal à voir. Pauvre Terre ! Jamais il ne lui avait voulu tant de mal ! C'est vrai qu'il n'avait pris aucun soin d'éviter l'accident, et il aurait bien dû penser que sa course folle pourrait amener quelque accident à une planète ou à une autre.

Emu de compassion, le capitaine résolut de réparer sur le champ (autant qu'il était en son pouvoir) le dommage causé à une collègue de l'espace céleste. J'ai dit qu'il portait sur son dos un havre-sac. Le génie de la Comète mit pied à terre—une figure—l'ouvrit et tira d'un petit arsenal de campagne tout ce qu'il faut à un soldat ou à un marin en pleine mer pour faire une réparation urgente à ses vêtements ou aux voiles du navire, c'est-à-dire du fil ciré et une grosse aiguille.

Toujours du même havre-sac, il tira un pliant fauteuil, s'assit dessus avec aisance, et là, commodément installé, il se mit en devoir de recoudre ce qu'il avait si lamentablement décousu. (Voir n° 5.)

Un à un, au vol, il rattrapa fort adroitement les morceaux épars qui flottaient doucement dans l'éther des mondes.

Avec une habileté remarquable, le génie se mit à rassembler d'abord les morceaux de la Terre, puis il commença à coudre avec ardeur, tirant l'aiguille prestement. De l'observatoire de Paris, de celui de Greenwich, les astronomes durent prendre ce tailleur improvisé pour le Dieu de la machine à coudre.

L'Asie fut réparé la première, puis ce fut le tour de l'Afrique et de l'Amérique.

La Lune s'essuyait les yeux et reprenait peu à peu conscience d'elle-même. Quelle ne fût pas sa surprise joyeuse, en découvrant le travail de *reprise* auquel se livrait si généreusement l'auteur de l'accro-

Mais où son étonnement redoubla, c'est quand le génie de la Comète, tirant de son havre-sac un pot à colle et un pinceau, se mit à coller entre elles les portions de territoires, rapprochés déjà par le fil céleste. (Voir n° 6.) La Lune versa encore une larme de bonheur.

Lentement, le globe de la terre reprenait sa forme sous la main légère du colleur. L'opération terminée, le génie prit une pièce de toile dans son sac et enveloppa la terre toute entière. Puis, revêtant un costume de peintre décorateur, il traça à grands traits de son pinceau les limites géographiques, les accidents du sol, écrivant les noms des contrées, ceux des fleuves, des montagnes et des divisions politiques. Le peintre allait vite, étant sans doute très pressé, il en résulta que Brooklyn (1) devint à elle seule grande comme la Chine entière. L'Afrique fut réduite aux proportions de Broadway (2) et Londres à celle de Sing-Sing (3). L'artiste faisait de son mieux, mais la Lune, qui le suivait de l'œil, pensa qu'il avait peut-être un rendez-vous d'amour, bien que choquée de ses erreurs grossières, elle ne put retenir un mouvement d'indulgence à cette supposition.

Et même lorsqu'elle vit le pinceau de l'artiste céleste qui inscrivait Chicago dans l'Australie, elle ne put retenir un sourire fin. (Voir n° 7.) Un dernier coup de pinceau fit de l'Irlande un pays dix fois grand comme l'Etat de l'Ohio, ce qui humilia un peu la Lune, pleine de bonnes dispositions naturelles en faveur de l'Amérique.

L'ouvrage terminé, le génie essuya son pinceau, reprit son sac, et, ayant donné un coup de pied gracieux dans sa longue traîne, il reprit sa course. (Voir n° 8.)

La Lune alors comprit le secret des erreurs commises par le peintre : *Il ne savait pas la Géographie.*

Enfants, il y a une morale à cette histoire ultra-scientifique. Apprenez la géographie. Et si jamais vous devenez comète dans l'espace azuré, ou tout au moins si l'on vous donne une comète à garder diriger, faites bien attention à ne pas rencontrer ou quelque planète en chemin. Evitez surtout la Terre, vous auriez trop de mal à réparer les dégâts.

G. T. LÉO.

PRIMES DU MOIS DE JANVIER

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—F. X. Larochelle (\$4.00), 163, rue Champlain ; Alfred Labrecque, 1078, rue Ste-Catherine ; Denis Bruchési, 2137, rue Notre-Dame ; Auguste Gilbert, 138, rue Montcalm ; Louis Poulin, 6, rue St-Dominique ; Z. Bissonnette, 58, rue Barré ; Charles Dubois, 227, rue St-Paul ; F. X. Deslauriers, 61, rue Craig ; E. Couture, 207, rue des Allemands ; Z. Gosselin, 560, rue Mignonne ; Cléophas Galaise, sr., 12, rue Beaudry ; J. A. Boucher, 1676, rue Notre-Dame ; R. Laurendeau, 449, rue Amherst ; Z. Corbeil, 1220, rue Notre-Dame ; Charles Glackmeyer, jr., 134, rue Drolet ; C. A. Léveillé, 35, rue St-Jacques ; Dame Joseph Drapeau, 199, rue Guy ; Arthur Masse, 150, rue Dufresne ; Charles Toothitt (deux primes), 18, rue de Bressol ; O. Dauphinais 2205, rue Notre-Dame ; Georges Violletti, 205½, rue Wolfe ; Joseph Racette (\$10.00), 5, rue Parker ; Georges Barbeau, 166, rue Wolfe ; J. B. Blain (deux primes), 242, rue Visitation ; Hector Fauteux, 202, rue des Allemands ; Joseph Latreille, 485, rue Saint-Dominique ; Dolphis Brouce, 277, rue Montcalm ; J. B. Bureau, 923, rue Ste-Catherine ; R. Beaugrand, 191½, rue Amherst.

Québec.—W. Beaulé, 22, rue St-Félix.

Trois-Rivières.—Alexandre Guilbert, marchands de chaussures.

St-Jean-Deschêlons.—James LeMay.

Sorel.—Madame veuve J. B. Bélanger.

New-York.—Jos. Wm. Gariépy (\$25.00), 121e rue Ouest, 133½.

Ottawa.—O. Fortier, du département des Postes.

Sainte-Cunégonde.—Madame D. Groulx, 267, rue Workman ; Aldéric Blain, 58, rue Workman.

Ville Saint-Henri.—Venance Côté, 78, rue St-Augustin ; Stanislas Berthelet, 149, rue St-Philippe.

Saint-Zotique.—M. l'abbé E. A. Coallier.

Hull.—E. L. Deslauriers.

(1) Grand faubourg de New-York.

(2) Rue principale de New-York.

(3) Prison de New York.

RESTONS FRANÇAIS.

Dédié à la "Ligue des Patriotes."

Paroles de Remi Tremblay.

Musique de Calixa Lavalée.

Energico.

Le ciel est noir, l'orage s'am on - cel - le
Et la dis - corde al - lu - mo ses bran -

Pour é - tay - er un pouvoit qui chan - cel - le
Le fan - a - tisme ar - me ses Mir - mi -

as - son - vis - ses la rage des sectai - res
Frappez, frappez plats va - lets Des bour -

Le ciel est noir, l'orage s'amoncèle
Et la discordance allume ses brandons;
Pour étayer un pouvoir qui chancelle,
Le fanatisme arme ses mirmidons.
Assouvissez la rage des sectaires,
Frappez, frappez, plats valets des bourreaux
Un peuple entier maudit vos caudataires
Et vos gibets font surgir des héros.
Quand l'oppressé (bis) veut nous forger des chaînes,
De son courroux méprisons les accès
Et, fiers du sang qui coule dans nos veines,
Restons Français, (bis.)

Un peuple en - tier maudit vos cauda - tai - res,
Et vos gibets font surgir des lié - ros.

REBRAIK

Quand l'oppressé, Quand l'oppressé
veut nous for - ger des chaînes.

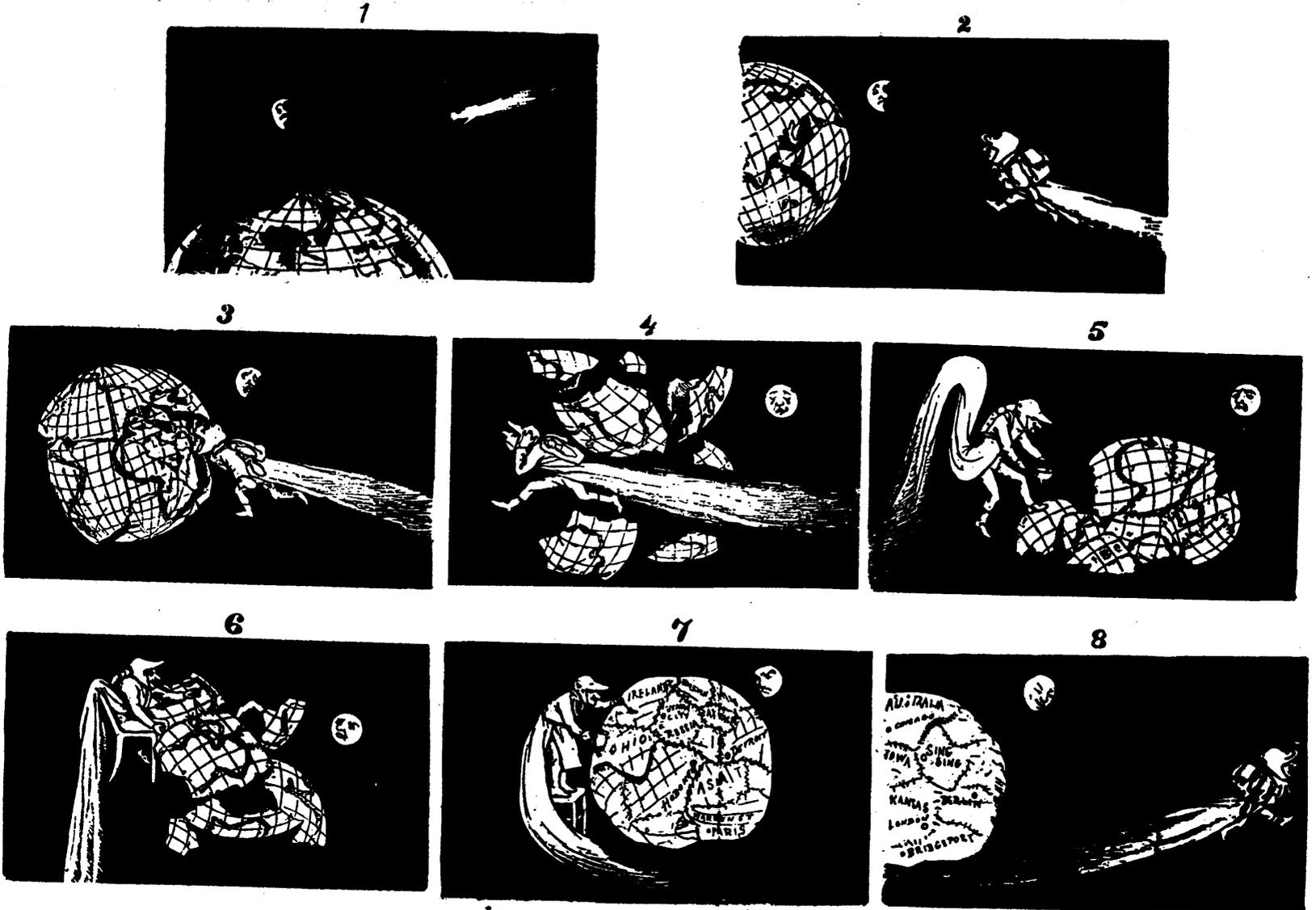
De son cour - roux Mé - pris - ons - les ac - cès,
Et fiers du sang qui coule dans nos veines,
Restons Français, Restons Français.

D. C. al segno. S.
au dernier couplet.

Restons Français, Restons Français.
D. C. al segno.

Groupés autour du drapeau tricolore,
Français Canadiens, préparons l'avenir.
L'horrible affront que notre orgueil dévore
Grave en nos cœurs un cruel souvenir.
Serons nos rangs : notre mère la France
Pour la revanche aguerrit ses soldats;
Elle nous offre un rayon d'espérance
Et ses ligueurs nous ont ouvert leurs bras.
Quand l'oppressé (bis) veut nous forger des chaînes,
De son courroux méprisons les accès
Et, fiers du sang qui coule dans nos veines,
Restons Français, (bis.)

Nous t'acclamons, Ligue des Patriotes,
Aux champs d'honneur nous suivrons nos aînés;
Les Canadiens ne sont pas des ilotas;
Nul ne saurait les tenir enchaînés.
Forts de nos droits, laissant l'intolérance
S'empoisonner du suc de ses ferments.
Nous resterons Français par la vaillance.
Français de cœur, Français de sentiments.
Quand l'oppressé (bis) veut nous forger des chaînes,
De son courroux méprisons les accès
Et, fiers du sang qui coule dans nos veines,
Restons Français, (bis.)



LA COMÈTE, LA LUNE ET LA TERRE. — (Voir page 331).

L'A PORTEUSE DE PAIN

DEUXIÈME PARTIE. — (Suite.)

LXXII

U moment où l'employé prononçait ces mots, l'hussier rentra. Il apportait l'extrait du casier judiciaire de Paul Harmant. La feuille était blanche.

— Avez-vous d'autres questions à poser, monsieur, demanda le préfet à l'artiste, qui répondit :
— Non, monsieur. Je sais tout ce que je désirais savoir, et je remercie monsieur Rouget des renseignements qu'il a bien voulu me donner.

— Ces renseignements vous ont-ils satisfait ?
— Oui, car j'ai été heureux d'apprendre que Paul Harmant n'est point mort. Il ne me reste, monsieur le préfet, qu'à vous témoigner toute ma bien vive gratitude pour votre accueil, et à prendre congé de vous.

— Vous repartez immédiatement ?
— Par le premier train
— Pour Paris, sans doute ?
— Non, pour Joigny.

Après un échange de politesse, Etienne Castel sortit, reconduit par le préfet jusqu'au seuil de son cabinet.

— Il n'y a plus à en douter, se dit-il en regagnant l'hôtel où il était descendu. Paul Harmant n'est point Jacques Giraud. En imaginant cette identité, je commettais une lourde erreur. Ce n'est pas lui qui a tué le père de Lucien. Il n'a d'autre raison pour agir comme il le fait que son désir de satisfaire toutes les volontés de Mary. Mais pourquoi cet acharnement contre la fille de Jeanne Fortier ? Comment s'est-il procuré ce procès-verbal de dépôt à l'hospice des Enfants-Trouvés ? De quel complice s'est-il servi ? De cet Ovide Soliveau, peut-être.

Après un instant de réflexion, l'artiste ajouta :
— J'ai beau me déclarer convaincu. J'ai beau avoir devant les yeux un semblant d'évidence. Tout en me disant que je n'ai plus à douter, je doute encore. Nous verrons.

Etienne, ayant devant lui pas mal de temps à employer, déjeuna fort longuement, et à cinq heures et demie il prit le train qui le mit à Joigny à huit heures et demie.

Le hasard le conduisit à l'hôtel où, un mois auparavant, Ovide Soliveau était descendu sous le pseudonyme aristocratique du baron Arnold de Reiss. Il était trop tard pour

continuer l'œuvre secrète commencée par lui, et qui à Dijon n'avait produit que déception. En conséquence, il remit ses investigations au lendemain.

Quittons-le momentanément, et rejoignons Ovide Soliveau. Nous avons laissé le misérable coquin au moment où, revenant de ses pérégrinations matinales, il s'habillait pour aller déjeuner. De là, l'estomac lesté, il se rendit rue Dauphine après avoir allumé un cigare. Il passa devant la boulangerie Leuret à laquelle il jeta un coup d'œil, et poursuivit son chemin.

La rue Gît-le-Cœur, par suite d'un accident, se trouvait barrée. Un tuyau ayant éclaté, le service municipal des eaux faisait opérer la réfection complète des conduits. En conséquence, une tranchée profonde avait été pratiquée sur toute la longueur de la voie, et les terres rejetées à droite et à gauche. Les trottoirs seuls restaient libres.

En suivant Jeanne Fortier, Ovide avait fait la remarque qu'elle était engagée avec son panier à roulettes sur le trottoir de droite de la rue Gît-le-Cœur, afin de faire dans cette rue sa distribution de pains et de gagner le quai pour se rendre à la place Saint-Michel. Ovide suivit le trottoir opposé à celui que Jeanne avait pris le matin. Il regardait les travailleurs dans la tranchée. Presqu'au milieu de la rue il s'arrêta pour écouter chanter un peintre qui se trouvait sur un échafaudage mobile appuyé au mur de la maison qui lui faisait face.

Ce peintre et deux de ses camarades blanchissaient la façade. Ils étaient à la hauteur d'un deuxième étage.

En ce moment, la physionomie mobile du Dijonnais exprima la satisfaction la plus vive. Nos lecteurs ont vu souvent ces échafaudages suspendus aux flancs des maisons en réparation par un assemblage de cordes et de poulies. Les ouvriers, sans se déranger, peuvent les faire mouvoir, descendre et monter ; mais il suffit d'une manœuvre maladroite pour les précipiter sur le sol, où ils écrasent tout ce qu'ils rencontrent.

Le peintre chanteur possédait une jolie voix et un répertoire inépuisable. Quelques passants faisaient comme Soliveau et s'arrêtaient pour l'écouter. Fier de son succès, il lançait ses notes avec un entrain superbe. Tout à coup il s'arrêta net au milieu d'une roulade et regarda sa montre.

— Quatre heures, dit-il en déposant ses pinceaux. Eh ! les coteries c'est l'heure d'aller casser une croûte !

Et, enjambant les croisées des appartements vides, les trois ouvriers allèrent rejoindre leurs camarades de l'intérieur qui, bientôt, se montrèrent avec eux sur le seul de la maison. Ovide le vit se diriger vers le quai et rentrer chez le marchand de vin qui se trouve à l'encoignure de la rue ; il inspecta de nouveau l'immeuble, hocha la tête d'un air satisfait et s'éloigna. Ce jour-là, il rentra fort tard chez lui,

portant sous son bras un petit paquet qu'il enferma dans un meuble.

LXXIII

Le lendemain matin, debout de bonne heure comme la veille, Soliveau revêtit son costume de chiffonnier et se hâta de se rendre au point de rencontre de la rue Saint-André-Arts et de la rue Gît-le-Cœur. Bientôt il vit apparaître maman Lison, poussant devant elle son panier à roulettes chargé de pain. Il regarda sa montre. Elle indiquait six heures dix minutes. Ovide entra dans la rue Gît-le-Cœur, et vint rôder en face de la maison en réparation. Jeanne ne tarda guère à se montrer, et de même que le jour précédent, s'engagea sur le trottoir de droite. Elle fit halte devant la porte de plusieurs maisons, puis enfin elle vint passer sous l'échafaudage, en marchant d'un pas égal qu'elle n'allongea ni ne ralentissait jamais. Pour la seconde fois le misérable consulta sa montre et vit qu'elle marquait six heures trente.

— Parfait ! murmura-t-il. On dirait que c'est fait sur commande ! Les peintres prennent leur travail à sept heures. Tout sera fini.

Sans attendre plus longtemps puisqu'il savait ce qu'il voulait savoir, il remonta vers l'avenue de Clichy, il changea de vêtements et se fit une tête différente. A midi moins dix il gagna la rue Gît-le-Cœur. Il y arrivait juste au moment où les peintres s'éloignaient pour aller prendre leur repas. Certain d'avoir une heure devant lui, Ovide franchit une des passerelles jetées sur la tranchée de la rue, tira de sa poche un portefeuille, roula un crayon entre ses doigts, et, se donnant l'air de consulter des notes inscrites sur une page du portefeuille, il franchit résolument le seuil de la maison qu'on restaurait des caves aux greniers. La loge de la concierge occupait un enfoncement en retour de l'escalier. Ovide ne chercha point à se dissimuler et gravit lentement les premières marches de l'escalier. La concierge le vit et sortit de sa loge.

— Vous devez vous tromper, monsieur, dit-elle, il n'y a personne dans la maison.

— Je le sais bien, répliqua Soliveau.
— Si vous le savez, pourquoi montez-vous ?
— Pour inspecter les travaux, tout simplement.
— Est-ce que vous êtes un commis de l'architecte ?
— Son toiseur-vérificateur, ma bonne dame.
— Dans ce cas, monsieur, excusez-moi.
— Il n'y a pas de mal.
— Je vous préviens que les ouvriers sont à déjeuner.
— Je viens exprès pendant leur absence, afin d'inspecter plus à mon aise.

Et Ovide se remit à gravir les marches, monta directement à l'étage où l'échafaudage avait ses attaches. Les

cordes étaient passées dans les barres de fer servant d'appui quand on voulait regarder dans la rue par les fenêtres ouvertes et nouées solidement. La solidité des amarres ne faisait point question. Seules les cordes de rappel, glissant sur les poulies, se trouvant fixées un peu à la légère. Ovide eut un sourire.

De ce premier examen, il passa à celui de l'appartement. Toutes les clefs étaient sur les portes. Dans une des chambres du quatrième étage, il remarqua une alcôve fermée. Ces différentes remarques amenèrent un nouveau sourire, ou plutôt une grimace de satisfaction sur les lèvres d'Ovide. Il redescendit et sortit de la maison sans même se tourner vers la loge de la concierge.

—Ce sera pour demain matin, se disait-il tout bas en retournant chez lui.

Le paquet qu'il avait apporté la veille au soir et serré dans un râble fut ouvert, il en tira un costume complet de peintre en bâtiment dont il s'affubla, et vers cinq heures, il reprit le chemin de la rue Gît-le-Cœur. En passant, il examina l'échafaudage, qui n'avait subi aucune modification, et se trouvait toujours en face du second étage de l'immeuble.

Après avoir dîné dans une crémérie des environs, il revint vers sept heures moins un quart, ayant l'air de flâner, mais en réalité surveillant la sortie des peintres, dont la journée de travail finissait à sept heures. A sept heures précises, l'échafaudage se dégarnit et les ouvriers quittèrent la maison. Ovide en compta six. La veille, à la sortie de quatre heures, il avait constaté le même nombre. Rapidement il traversa la rue, s'engouffra dans l'immeuble, sans que la concierge fit même attention à lui, et grimpa au quatrième étage. Les portes étaient closes, mais les clefs se trouvaient sur les serrures. Soliveau franchit le seuil de la chambre où il avait remarqué une alcôve fermée, et se blottit au fond de cette alcôve, en se disant :

—Me voici au cœur de la place ! Une mauvaise nuit est bientôt passée ! A demain matin la bonne besogne.

* *

Etienne Castel, s'était logé à Joigny, dans le même hôtel où le pseudo-baron de Reiss était descendu quelques semaines auparavant. La mairie, nous le répétons se trouvait à une très petite distance de cet hôtel. Le lendemain, vers onze heures, après s'être renseigné, l'artiste se rendit au domicile particulier du maire de Joigny, fit passer sa carte en sollicitant une audience, et fut immédiatement reçu.

—Si je me permets de vous déranger, monsieur, sans avoir l'honneur d'être personnellement connu de vous, lui dit l'extuteur de Georges Darier, c'est que j'attache une très grande importance à savoir quelle personne est venue à la mairie de Joigny y prendre la pièce que voici.

En même temps l'artiste tirait de son portefeuille et mettait sous les yeux du maire la pièce déjà connue de nos lecteurs, le procès-verbal de dépôt aux Enfants-Assistés de Lucie Fortier.

—Comment cette pièce se trouve-t-elle entre vos mains, monsieur ? s'écria l'officier de l'état civil en fronçant les sourcils. C'est un acte authentique qui n'aurait jamais dû sortir de la mairie.

—Il n'aurait dû jamais sortir de la mairie ? répéta l'artiste étonné.

—Non, monsieur.

—Pourquoi cela ?

—En admettant que la mère ou toute autre personne intéressée, soit venue, munie des renseignements exigés, demander cette pièce, c'est une copie qui lui aurait été délivrée. La pièce elle-même, la pièce authentique, celle-ci enfin devait rester annexée au registre. Encore une fois, monsieur, comment cet acte se trouve-t-il dans vos mains ?

—D'une façon très indirecte, il m'a été confié par quelqu'un à qui il a fait beaucoup de mal, et, comme on s'en est servi pour accomplir une infamie je voudrais savoir qui l'est venu réclamer ici et à qui on l'a livré.

—Cet acte, n'ayant point sorti des archives, a certainement été dérobé.

—Par qui ?

—Je vais tâcher de le savoir. En admettant qu'on ait délivré cet acte, par erreur, au lieu d'un duplicata, on l'a fait contre récépissé. Veuillez me suivre. Je dois m'assurer sans retard s'il y a eu fraude ou maladresse.

L'officier de l'état civil, en compagnie d'Etienne Castel, prit la direction de la mairie et se rendit auprès du secrétaire, auquel il dit d'un ton fort rogue :

—Faites chercher immédiatement aux archives le registre de dépôt aux hospices, par les nourrices de l'arrondissement, où se trouve l'année 1862.

—J'irai le prendre moi-même, monsieur le maire, fit le secrétaire, devant au ton et à l'attitude de son interlocuteur, qu'il s'agissait de quelque chose de grave.

—Allez, j'attends.

L'employé sortit en toute hâte. Son absence fut courte. Au bout de trois minutes, il reparut portant le registre que nous connaissons, et dans lequel Raoul Duchemin avait pris le procès-verbal livré à Soliveau.

—Monsieur le maire, voici, dit-il. Ce registre comprend les années 1859, 0, 661, 62, 63, 64, 65, et 66.

—Cherchez au folio 2 de l'année 1862.

D'une main tremblante, le secrétaire feuilleta le mince volume.

—M'y voici, fit-il.

—Où est le procès-verbal volant qui devrait se trouver annexé ici ? demanda le maire en touchant du doigt la page du registre.

—Mais je ne sais, monsieur, balbutia le secrétaire.

—Comment, vous ne savez pas ! s'écria l'officier de l'état civil avec une colère qui grandissait de seconde en seconde. Est-ce que vous avez le droit de ne pas savoir ? Est-ce que tout ici n'engage pas votre responsabilité ? Il manque une pièce authentique et vous ignorez où elle est ! Eh ! bien, la voilà, monsieur ! ajouta le maire en mettant le procès-verbal

sous les yeux du secrétaire stupéfait. Au lieu de donner copie, on a livré l'original ! Montrez-moi le récépissé de cet acte, car vous n'avez pu le délivrer sans reçu !

—N'ayant remis à personne l'acte que voici, je n'ai pas de récépissé à vous montrer, monsieur répliqua le secrétaire. On ne s'est pas adressé à moi, je vous en donne ma parole d'honneur ! Pour que cette feuille soit sortie des archives à mon insu, il faut qu'on l'ait soustraite.

—Vous portez là, monsieur, une grave accusation contre les employés de la mairie !

—Je dis ce qui est, monsieur. Oui, j'accuse ! qui ? je l'ignore, mais j'affirme que depuis plus d'une année je n'ai délivré aucune copie de feuilles de dépôt, et que la dernière délivrée par moi n'était pas celle-ci.

—C'est vous seul qui êtes chargé de délivrer les copies des procès-verbaux, lorsqu'on les réclame ?

—Oui, monsieur. On peut en faire demande au bureau des renseignements, mais cette demande m'est immédiatement transmise.

—Appelez le successeur de Raoul Duchemin. Il est à la mairie depuis quinze jours à peine. Ignorant ce qu'il avait à faire, peut-être aurait-il commis une maladresse.

LXXIV

Etienne Castel prit la parole.

—Il y a plus de quinze jours que cette pièce est sortie d'ici, fit-il.

—Pouvez-vous préciser l'époque ? demanda le maire.

—Oui, monsieur, il y a un mois environ.

—Duchemin était encore à son poste, dit le secrétaire, et c'est précisément à cette époque qu'il a payé ses dettes, sans qu'on ait pu savoir d'où lui venait l'argent avec lequel il les payait.

—L'accusez-vous positivement ?

—Je le soupçonne, monsieur. C'est à la suite de la rencontre d'un étranger à l'hôtel où il prenait pension qu'il est devenu riche brusquement, et un garçon de cet hôtel m'a dit avoir vu l'étranger lui remettre des billets de banque.

—Moi aussi je le crois capable de fort vilaines choses, dit le maire, et c'est pour cela que je l'ai congédié. Savez-vous comment se nommait l'étranger en question ?

—A l'hôtel il se faisait appeler le baron de Reiss.

—Connaissez-vous le baron de Reiss ? demanda le maire à l'artiste.

—Non, monsieur.

—Envoyez un garçon de bureau chercher le concierge de la mairie.

Le secrétaire transmit l'ordre de son chef, et le concierge se présenta presque aussitôt.

—Vous avez bonne mémoire, Binet, lui dit l'officier de l'état civil, je vais aujourd'hui la mettre à l'épreuve. C'est à vous qu'est confiée la clef des archives ?

—Oui, monsieur le maire.

—On vous prévient quand on la prend ?

—On me la demande, et c'est moi qui la donne.

—Toujours ?

—Oui, monsieur le maire, toujours.

—Vous souvenez-vous si l'employé Duchemin vous l'a demandée peu de temps avant son départ ?

—Parfaitement. Il me l'a demandée voici environ un mois.

—Ah ! ah !

—C'était un matin. Il arrivait à la mairie une heure plus tôt que de coutume, et même ça me parut très drôle de le voir arriver ce jour-là avant les autres, lui très paresseux, et d'habitude toujours en retard.

—Que vous a-t-il dit ?

—Qu'il avait des recherches à faire.

—Est-il resté longtemps possesseur de la clef ?

—Une demi-heure environ.

Le secrétaire intervint.

—Plus de doute, monsieur, s'écria-t-il, c'est lui qui a commis ce vol ! C'est lui qui a soustrait la feuille jointe au registre ! J'en jurerais !

—Vous pouvez vous retirer, Binet, dit le maire au concierge. A l'avenir vous ne remettrez la clef des archives qu'à monsieur le secrétaire, personnellement.

—Monsieur le maire, je n'y manquerai pas.

—Quel était ce Duchemin, monsieur ? fit Etienne Castel.

—Un jenne employé fort intelligent, mais peu délicat. Certains faits graves, articulés contre lui, n'ont pas permis de le conserver à la mairie.

—Il serait important de le questionner. On arriverait sans doute à savoir à qui il a remis la pièce dérobée.

—Duchemin n'est pas à Joigny, monsieur, répliqua le secrétaire ; il est parti pour Paris, il y a une quinzaine de jours, et cela ne lui a point porté bonheur.

—Comment ?

—Il se trouvait dans le train qui a été tamponné à Bois-le-Roi, près de Melun et j'ai lu son nom sur la liste des victimes publiée dans les journaux.

—Mort ! s'écria Etienne Castel.

—Blessé fort grièvement, disait-on. Peut-être est-il mort à cette heure.

—Je ne puis, vous le voyez, monsieur, reprit le maire, vous donner d'autres renseignements que ceux qui viennent de vous être fournis. Je vais écrire à Paris, au procureur de la République, et il faudra bien qu'on trouve M. Duchemin, s'il n'est pas mort. Pouvez-vous m'apprendre à quoi a servi la pièce évidemment dérobée par lui aux archives ?

—A commettre une infamie.

—Rien ne m'étonne moins. Je vois clair maintenant dans le passé. L'argent dont Duchemin disposait avait servi à payer son vol. On recherchera le baron de Reiss, et je veux avoir le cœur net de toute cette affaire. Je garde cette pièce et vais vous en faire délivrer une copie que je légaliserai.

—Faites, monsieur.

—Veuillez m'accompagner dans mon cabinet pendant

qu'on préparera la copie. Ce sera l'affaire de quelques minutes.

Etienne suivit le maire de Joigny. Une demi-heure plus tard, il sortait de la mairie muni d'un double du procès-verbal dûment légalisé. Un train pour Paris passait à trois heures quarante minutes du matin. Ce fut celui que prit l'artiste pour se rendre à Bois-le-Roi où il arrivait à six heures et demie. Le chef de la gare venait de prendre son service. L'artiste l'aborda et lui dit :

—Permettez-moi, monsieur, de vous demander un renseignement.

—A votre disposition, monsieur. De quoi s'agit-il ?

—D'une personne blessée dans l'accident qui est arrivé ici il y a une quinzaine de jours.

—Une personne blessée ? Une dame ?

—Un jeune homme.

—Son nom ?

—Duchemin.

—Parfaitement. Monsieur Duchemin a été blessé de façon très grave, mais il est à cette heure complètement rétabli. Il vient de toucher une somme de cinq mille francs qui lui a été allouée par la compagnie à titre d'indemnité. C'est moi même qui ai eu le plaisir de lui verser cette somme.

—Est-il encore à Bois-le-Roi ?

—Il y était il y a trois jours, mais il manifestait l'intention de se rendre à Paris le plus tôt possible. Je ne sais s'il est parti. Hier et avant-hier j'ai fait une absence.

—Il doit être facile de savoir si son départ a eu lieu.

—Rien de plus facile. Vous n'avez qu'à vous rendre à l'hôtel où il a été soigné, et bien soigné, j'ose le dire.

—Le nom de l'hôtel ?

—“ Au rendez-vous des chasseurs. ” C'est sur le quai, pas loin d'ici.

Etienne Castel remercia le chef de gare et se dirigea vivement vers l'endroit désigné. C'est à peine si l'hôtel était entr'ouvert. L'artiste ne trouva debout qu'une servante. Elle accourut à sa rencontre. C'était Madeleine, que nous connaissons.

—Monsieur désire ? demanda-t-elle.

—Une tasse de café au lait et un renseignement.

—Tous les deux sont à votre disposition.

—C'est ici que loge monsieur Duchemin, blessé dans l'accident du chemin de fer ?

—C'est ici qu'il logeait, oui, monsieur.

—Il est donc parti ! s'écria l'artiste singulièrement désappointé.

—Oui, monsieur.

—Quand ?

—Hier soir.

—Pour où ?

—Pour Paris.

—Avez-vous son adresse à Paris ?

—Non, monsieur, il ne nous l'a point laissée.

—Vous en êtes sûre ?

—Tout ce qu'il y a de plus sûre. Mais on pourra la lui demander.

—Doit-il donc revenir ?

—Oui, monsieur, passer un dimanche avec mademoiselle Amanda.

—Qui ça, mademoiselle Amanda.

—Une jeune dame très jolie, qui, sachant qu'il était ici, blessé, est venue le voir. Ça doit être une “ bonne amie ” à lui. Il est assez beau garçon pour ça, monsieur Duchemin.

—Savez-vous l'adresse de cette personne ?

—Non, monsieur.

—La connaissez-vous auparavant ?

—Oui, monsieur. Elle a passé une douzaine de jours chez nous, à la villa des Mûriers, annexe de l'hôtel, avec un monsieur déjà d'un certain âge, mais tout à fait bien, qui me faisait l'effet d'être son “ protecteur, ” comme on dit.

—Alors, mademoiselle Amanda est une cocotte ?

—Dame, monsieur, ça m'en a un peu l'air. Mais une cocotte très comme il faut ; son “ protecteur ” était un baron, rien que ça !

—Un baron ? répéta l'artiste.

—Le baron de Reiss.

Etienne tressaillit.

—Vous avez bien dit “ le baron de Reiss ? ” s'écria-t-il, pouvant à peine en croire ses oreilles.

—Oui, monsieur ; un monsieur très comme il faut.

—Et qui connaissait sans doute monsieur Duchemin ?

—Oh ! quand à ça je ne le crois pas.

—Pourquoi ?

—Parce que mademoiselle Amanda a eu bien soin d'attendre que le baron soit parti pour venir voir monsieur Duchemin.

—Savez-vous l'adresse de monsieur de Reiss ?

—Non, monsieur.

—Mais n'avez-vous pas ici ce qu'on appelle le “ livre de police ? ”

—Si, monsieur.

—Les règlements ne vous enjoignent-ils point d'y inscrire toute personne qui loge chez vous, ne fût-ce qu'une seule nuit ?

—Oh ! si monsieur.

—Eh, bien ! le baron de Reiss doit avoir donné son adresse.

—Ça se peut tout de même, monsieur. Mais tenez, v'la la patronne qui va vous répondre, ajouta la servante en montrant la propriétaire qui entrait ; moi je cours préparer mon café au lait.

La maîtresse d'hôtel s'approcha d'un air fort digne.

—Qu'y a-t-il donc, monsieur ? demanda-t-elle.

Etienne lui répéta la question qu'il venait de poser.

LXXV

— Mais cette fille est folle, monsieur ! répliqua la maîtresse de l'hôtel ! J'ai certainement l'adresse de monsieur le baron,

un homme si aimable et si distingué. Seulement, vous comprenez que je ne communique point mes livres aux subalternes.

—Je comprends cela à merveille, madame, et je l'approuve fort, reprit Etienne Castel. Figurez-vous que je suis très lié avec monsieur de Reiss. Nous nous sommes connus en Allemagne. Mais le baron, voyageant presque toujours, n'a guère de domicile fixe.

Votre servante a par hasard prononcé son nom devant moi, et s'il est à Paris en ce moment, ce qui me semble probable, je serai vraiment heureux d'aller lui serrer la main.

—Je vais vous satisfaire à l'instant, monsieur. L'hôtesse prit un registre dans une armoire fermée à clef, le consulta et dit :

—Monsieur le baron de Reiss demeure à Paris, rue de Vintimille, numéro 19.

L'artiste remercia et écrivit cette adresse sur son portefeuille. La servante apporta le café au lait. Etienne le prit et regagna le chemin de fer. Il avait hâte de rentrer à Paris, où il arriva à onze heures du matin. Sans perdre une minute, il se fit conduire rue de Vintimille, afin de vérifier l'exactitude de la déclaration faite par le protecteur de mademoiselle Amanda, exactitude dont par instinct il doutait un peu. Nous savons déjà qu'il avait raison de douter. Le baron de Reiss était absolument inconnu au numéro 19, de même qu'au numéro 17 et au numéro 21, où l'artiste prit des informations pour l'acquit de sa conscience.

Plus Etienne Castel tentait de s'éclaircir, plus il s'enfonçait dans les ténèbres.

—Belle expédition ! murmura-t-il en retournant chez lui ; ne fais pas le fier, mon bonhomme ! tu veux te vanter de rentrer bredouille !

* * *

Pendant tout ce temps perdu dans le but évidemment louable de chercher le véritable assassin de Jules Labroue et d'amener ainsi la réhabilitation de Jeanne Fortier, nous savons qu'un misérable préparait lâchement la mort de la pauvre femme. Nous avons vu Ovide Soliveau se glisser furtivement dans la maison de la rue Gît-le-Cœur et s'enfermer au fond d'une alcôve. Là, il s'étendit sur le parquet, non sans maugréer contre la dureté de cette couche peu élastique, et il attendit le moment de consommer son crime.

La petite pointe du jour paraissait à cinq heures du matin. Dès qu'une clarté pâle et grise remplaça les ténèbres, Ovide sortit de son alcôve, et, marchant sur la pointe de pieds, afin de ne faire aucun bruit, s'approcha d'une croisée et inspecta la maison d'en face. Les volets de toutes les fenêtres étaient clos. Personne ne circulait dans la rue silencieuse. Ovide se dit qu'il pouvait amener à lui les persiennes de fenêtres où passaient les cordes suspendant l'échafaudage mobile.

Les cordes roulant dans les poulies de l'échafaudage, nous l'avons expliqué, étaient attachées simplement aux barres d'appui des fenêtres ; mais il ne fallait pas songer, pour que l'échafaudage, libre de ces attaches, pût tomber d'un seul trait, à détacher les cordes l'une après l'autre. Il était nécessaire qu'elle fussent lâchées ensemble.

Voici comment s'y prit Ovide. Les attaches étaient longues. Il commença par dénouer celle de droite et il alla en fixer l'extrémité à la barre d'appui de la fenêtre de gauche. Ceci fait, il opéra un travail exactement semblable, mais en sens inverse, pour l'attache de gauche. Ovide, afin qu'au dehors l'échafaudage ne changeât point de position, fut obligé, en faisant ce travail, de déployer une force musculaire dont on ne l'aurait jamais cru capable. Son front ruisselait de sueur. Rien n'était terminé cependant. Le misérable tira de sa poche une ficelle de fouet fort solide, et noua les deux cordes au point central de la croix de Saint-André qu'elles formaient en passant l'une sur l'autre pour aller de gauche à droite "et vice versa." Il passa six tours, en serrant avec énergie.

Les cordes en se tendant ne pouvaient glisser dans ce lien solide. Ovide avait consacré à sa besogne un temps assez long. Il s'arrêta pour respirer et regarda sa montre dont le cadran indiquait six heures.

—En ce moment, Jeanne Fortier sort de sa boulangerie, murmura-t-il. Encore vingt-cinq minutes à attendre. Il s'agit de nouer le tout.

Alors il alla défaire à droite et à gauche les nœuds fixant les cordes croisées, et mit à ce travail une précaution énorme, indispensable, d'ailleurs, car si la pesanteur de l'échafaudage faisait glisser les cordes dans le lien de ficelle à fouet, tout était perdu.

Soliveau lâcha la corde qui, tendue par le poids, se raidit aussitôt. Tirant alors de sa poche un couteau qu'il ouvrit, il passa le fil de la lame sur l'extrémité de ses doigts.

—C'est tout fraîchement aiguisé, murmura-t-il en riant. Ça coupe comme un rasoir.

Gardant le couteau à la main, il s'accroupit entre les persiennes à demi fermées et jeta un coup d'œil vers le bout de la rue par laquelle la porteuze de pain devait arriver d'un moment à l'autre. Jeanne n'était point encore en vue. A droite et à gauche s'ouvraient quelques portes, et des boutiques dont les garçons enlevaient les volets en baillant. Ovide aperçut la concierge de la maison dans laquelle il se trouvait. En pantoufles et une boîte au lait à la main elle traversait une passerelle, gagnait le trottoir d'en face, et se dirigeait rapidement du côté du quai.

—File, ma vieille ! murmura le misérable, et crois-moi, dans ton intérêt, reste dehors le plus longtemps possible. Il ne fera pas bon ici tout à l'heure.

De nouveau il regarda du côté de la rue Saint-André-des-Arts, et malgré lui une sorte de tremblement nerveux l'agita. Jeanne venait d'apparaître poussant son chariot chargé de pains, et elle s'engageait sur le trottoir où l'attendait la mort.

—La voilà, se dit-il, toujours secoué par ce tremblement

involontaire dont nous avons parlé il s'agit de ne pas manquer son coup.

Et, les yeux rivés sur Jeanne, il la suivit dans sa marche lente. Elle avançait petit à petit, s'arrêtant de maison en maison pour la distribution de son pain. Quelques piétons commençaient à la croiser ou à la dépasser. C'étaient des ouvriers allant à leur travail.

—Saperlipopette ! pensa Soliveau avec une certaine terreur, il pourrait très bien se faire qu'il y ait du monde en même temps qu'elle sous l'échafaudage.

—Au bout d'une seconde, il reprit, avec une résolution farouche :

—Ah ! bah ! tant pis ! On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs ! C'est un accident, après tout ! L'entrepreneur de peinture sera responsable. Il payera les indemnités aux ayants droit.

Jeanne avançait toujours. Elle n'était plus qu'à dix pas de la maison lorsqu'elle s'arrêta et demeura pendant deux minutes hors de vue. Puis elle reparut et se remit à pousser son panier. Un jeune garçon de quinze ans environ, un véritable gamin de Paris marchait devant elle en sifflottant. Ovide l'aperçut et fit un geste de colère. Le jeune garçon et la porteuze de pain n'étaient plus qu'à un pas de l'échafaudage. Ovide allongea le bras, et, d'un coup de couteau, trancha la ficelle qui retenait les deux cordes.

Alors un bruit effrayant se fit entendre. Les cordes sifflaient dans les poulies sous le poids de l'échafaudage qui s'écoulait, en éraillant les murailles. Une grande clameur s'éleva, puis un craquement sinistre... Ovide, se relevant d'un bond, s'élança hors de l'appartement et descendit l'escalier comme une avalanche.

LXXVI

L'échafaudage venait de s'abattre sur le trottoir, broyant le jeune homme qui marchait devant Jeanne. Celle-ci était étendue un peu en arrière, évanouie, le visage couvert de sang, mais vivante. Le chariot d'osier rempli de pain qu'elle poussait venait de la sauver. L'échafaudage ayant rencontré ce chariot dans sa chute, laissant un vide entre son plancher et le trottoir, et s'appuyant par l'une de ses extrémités sur le panier roulant écrasé à demi. En attendant le sifflement des cordes, Jeanne avait levé la tête, et, comprenant le péril, s'était jeté à la renverse. La blessure de son front provenait d'un éclat de bois. Cette blessure et surtout l'épouvante, avaient déterminé son évanouissement.

Les mauvaises nouvelles se répandent avec la rapidité de l'éclair électrique. Malgré l'heure matinale, il y eut bientôt foule sur le théâtre du sinistre. De toutes les maisons, de toutes les boutiques, sortaient des gens effarés et curieux. On ne s'occupait point de la manière dont l'accident s'était produit, on essayait de soulever la lourde machine, de la hisser sur le talus formé par les terres sorties de la tranchée, et de dégager ainsi le corps du jeune garçon. D'autres portaient secours à "maman Lison," que plusieurs ménagères reconnaissaient. Une foule compacte obstruait la porte de la maison en réparation.

(La suite au prochain numéro.)

LÉGENDE

CONVERSATION ENTRE UNE FLEUR ET UN ENFANT

—TU es gentille, fleur chérie ! Que tes couleurs sont vives ! ma mère me disait ce matin en te montrant à mes yeux charmés, que tu étais vermeille comme mes joues et que tu avais l'air de me regarder en souriant.

—Hélas ! mon cher ami, je te souris, il est vrai ; mais pourtant, te le dirai-je ? Quand tu t'arrêtes près de moi, tu me fais frémir.

—Pourquoi donc frémis-tu, pauvre petite fleur ? Ne vois-tu pas que je te parle comme à une amie ? Sois sans crainte, on n'est pas traître à mon âge.

—Est-ce bien vrai, mon enfant ? On m'a dit tant que tes pareils se faisaient un jeu de nous briser, que tes petites mains, toutes faibles qu'elles sont, m'inspirent des alarmes.

—Te briser, fleur chérie ? Ah ! je n'en ai pas seulement la pensée. Je comprends cependant que tu sois inquiète, car je vois souvent mes petits camarades courir après les fleurs pour les arracher ; mais je ne fais pas comme eux, moi.

—Qui donc t'a appris à nous épargner ?

—C'est maman ; elle a des fleurs superbes dans son parterre, et comme elle les aime beaucoup, elle me répète sans cesse : "Regarde mes fleurs, mon chéri, mais ne leur fais pas de mal ; ce sont les créatures du bon Dieu ; c'est lui qui les nourrit, et c'est à lui qu'elles doivent les belles couleurs dont elles sont ornées et le parfum qu'elles exhalent." Comment pourrais-je les injurier après de telles recommandations.

—Tu es donc bien obéissant, mon petit ami ?

—Oh ! oui, je le suis ; maman est si bonne, qu'il me serait impossible de lui désobéir ; et puis le bon Dieu ne serait pas content si je maltraitais ses jolies petites créatures.

—O charmant enfant, que tu me fais plaisir en me racontant ingénument ces détails ! Va, mon cher ami, je ne te crains plus du tout maintenant ; je t'aime et je t'admire, voilà les sentiments que j'éprouve en t'entendant parler avec tant de sagesse.

—Sois tranquille, fleur chérie, j'aurai bien soin de toi, je t'assure : quand tu seras altérée, je t'arroserai ; quand le vent, t'ébranlera, je t'appuierai ; quand le soleil t'incommodera, je t'ombragerai et je viendrai tous les jours te rendre visite. Mais hélas ! est-il, comme on me l'a dit, que ta vie est très courte ?

—Oui, mon enfant, c'est très vrai : hier, je n'étais pas encore tout à fait ouverte ; je le suis à peu près aujourd'hui ; demain je serai dans toute ma beauté, mais après-demain je commencerai à m'effeuiller, et, le jour suivant, c'en sera fait de moi pour jamais : du moins, c'est ce qui est arrivé à mes sœurs aînées, et je ne m'attends pas à un meilleur destin.

—Oh ! que je serais heureux si je pouvais, par mes bons soins, te faire vivre seulement un jour de plus que tes sœurs ! Adieu, ma petite amie, je vais raconter à maman notre conversation. Tu veux bien me permettre de te sentir avant de te quitter, n'est-ce pas, fleur charmante ?

—De grand cœur, mon enfant ; puisse mon suave parfum te récompenser de tes bontés pour moi !

Et le petit enfant s'inclina doucement et avec précaution pour aspirer la bonne odeur de la fleur reconnaissante.

Si cette scène enfantine, toute simple qu'elle est, pouvait déterminer quelques mères à porter leurs enfants à Dieu par le spectacle de ses œuvres, nous nous applaudirions de l'avoir écrite.

LÉONIE.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 163.—CHARADE

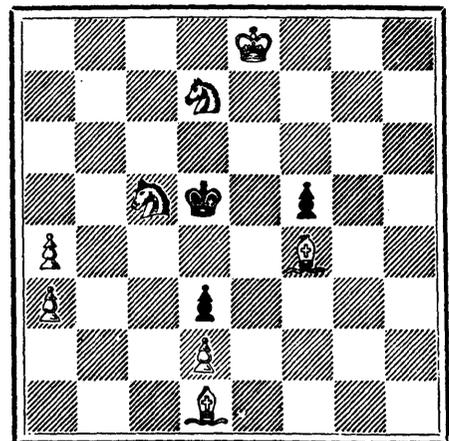
Privé de mon Premier, mon Second est heureux, Il jouit, ici-bas, d'un bonheur sans mélange ; Exempt de tous soucis, il dort, il boit, il mange, S'adjoint-il mon Premier, il devient malheureux.

No 164.—LOGOGRIPE

Il faut, quand j'ai ma tête, Qu'un juge m'interprète Avec calme et froideur ; Mais il faut qu'un poète, Si je la perds, me prête Une puissante ardeur.

No 165.—PROBLÈME D'ÉCHECS

Noirs—3 pièces



Blancs—8 pièces

Les Blancs jouent et font échec et mat en 2 coups.

SOLUTIONS :

No 161.—Le mot est : Ame.

No 162.—L'Adoration des Mages.

ONT DEVINE :

Problèmes.—Mlle de St-Aubin, Matane ; F. P. Legris, Montréal.

Rébus.—D. Olivier, Ottawa.

Il faut cinq cents tonnes de poisson par jour pour approvisionner la ville de Londres.

LE TOUT EST DE SAVOIR S'Y PRENDRE

PAROLES ET MUSIQUE DE GUSTAVE PILLON

N'écouter que sa vanité,
Un galant de peu de cervelle,
Croît, grâce à sa témérité,
Se faire aimer de chaque belle.
Mais pour obtenir la faveur
D'un cœur difficile à se rendre,
Et surtout d'en être vainqueur,
Le tout est de savoir s'y prendre.

Souvent un madré fanfaron,
Sans crainte et sans délicatesse,
D'un rival cherche, le larron !
A souffler l'aimable maîtresse.
C'est en vain que ce pauvre sot
A la victoire veut prétendre,
Car, pour plaire au sexe, en un mot,
Le tout est de savoir s'y prendre.

Dans ce monde plus d'un époux,
Après quelques mois de ménage,
Devient taciturne et jajoux,
Un rien vraiment lui porte ombrage.
D'être... déçu, l'original !
De la peur ne peut se défendre ;
Pour sauver l'honneur conjugal
Le tout est de savoir s'y prendre.

J. M. FORTIER

—DE LA—

Fabrique de Cigares

"CREME DE LA CREME"

Choisit les plus fins tabacs de la Havane, de sa dernière importation, pour fabriquer le

CANVAS BACK

"PETIT BOUQUET,"

LE CIGARE DU JOUR

NOISY BOYS

Est un Cigare de 10 cents
vendu pour 5 cents

A vendre chez tous les marchands de première classe. Essayez-le

LE VOLEUR, journal artistique, littéraire et d'actualité, 50e année d'existence. Ce journal, essentiellement destiné à la famille, reproduit les meilleurs romans français parmi ceux qui peuvent être lus par tous, des articles d'actualités sur les hommes marquants contemporains, et sur les événements du jour une chronique spirituelle sur les faits de la semaine, et enfin un article de mode pour les mères de famille. *Le Voleur* paraît toutes les semaines, à Paris, 18, rue de l'Ancienne-Comédie.

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

SOUVENIR

Nos lecteurs savent qu'il n'y a pas de meilleurs souvenirs de famille que le portrait de nos chers défunts. C'est une seconde mémoire du cœur que l'on met sous les yeux de nos parents et amis. Nous leur présentons donc aujourd'hui un artiste de grand talent,

MONSIEUR HENRI LARIN,

NO 18, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

REBUS

EXPLICATION DU DERNIER REBUS :

Gros nez n'a jamais été visage

MAGASIN PITTORESQUE,

Paraissant le 15 et le 30 de chaque mois

Rédacteur en chef: M. Edouard Charton, Bureaux: 29, Quai des Grands-Augustins, à Paris (France). Abonnements pour 1886: Paris, 10 francs, départements, 12 fr., Union postale, 13 fr.

VICTOR ROY

ARCHITECTE,

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

DR. J. LEROUX,

2445, RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL

DR. H. E. DESROSIERS,

70, RUE ST DENIS,
MONTREAL

AGENTS DEMANDÉS

ON demande des Agents pour le MONDE ILLUSTRÉ dans chaque ville et village du Canada et des Etats-Unis. Une commission libérale sera donnée à tous ceux qui, par leurs efforts, augmenteront la circulation de ce beau journal de famille. Un numéro spécimen sera envoyé gratis sur demande. S'adresser à BERTHIAUME & SABOURIN, 30, Saint-Gabriel, Montréal.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Powell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for in NEW YORK.

CARTES A JOUER

Les propriétaires du MONDE ILLUSTRÉ peuvent fournir aux familles et au commerce en général de

JOLIES CARTES A JOUER

aux prix modiques suivants:

1ère qualité.	2me qualité.
Le grease..... \$10.00	\$7.50
Le douzaine..... 1.00	0.80
Le jeu..... 0.15	0.10

Les commandes de la ville et de la campagne exécutées avec diligence. Conditions comptant.
BERTHIAUME & SABOURIN
30, rue St-Gabriel, Montréal

ETABLISSEMENT DE 1RE CLASSE

LEFRANCOIS FRERES,

314, Rue Ste-Catherine,
MONTREAL

Assortiment complet et choix de fourrures de toutes sortes. Ordres exécutés à court délai.

EAU MINERALE DE SAINT-LEON

Si vous souffrez d'indigestion, buvez l'EAU DE SAINT-LEON après chaque repas, et à jeun pour la constipation. En buvant cette eau merveilleuse vous éviterez la Peste et autres maladies contagieuses.

E. MASSICOTTE & FRERE,
Seuls agents pour Montréal,
217, rue St-Elizabet

(Téléphone No. 810 A.)

ESSAYEZ

L'Amplificateur Viger

Pour embellir le son et la vibration de votre Piano, Orgue ou Harmonium. S'adresser par lettre ou personnellement chez

SEYMOUR & CIE,

658, Rue Craig, Montréal, 658

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie

GEBHARDT-BERTHIAUME,

No 30, Rue St-Gabriel, Montréal

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires, Programmes, Lettres Funéraires, Circulaires, Affiches, etc. Factums imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS:

Biancs pour avocats, notaires et pour les municipalités. Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

ILLUSTRATED SPORTING WORLD, journal illustré, publié à New-York, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement: un an, \$4; six mois, \$2; trois mois, \$1. S'adresser au No 342, Pearl Street, New-York.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau: rue Saint-Gabriel, No 30, Montréal.